



La lecture au jour le jour : les quotidiens à l'âge d'or de la presse

Assis confortablement dans un salon de lecture, accoudé au zinc dans le brouhaha d'un café, debout devant la vitrine du journal ou serré sur la plate-forme de l'autobus, autant de postures de lecture, autant de lecteurs de journaux. Au tournant du xx^e siècle, la presse envahit l'univers du quotidien tant en ville qu'à la campagne, chez les bourgeois comme chez les ouvriers : jeunes et vieux, hommes et femmes, les lecteurs forment toutes les composantes de la société. À la veille de la Première Guerre mondiale, le taux d'alphabétisation en France est de 95 %. La conquête de ces nouveaux lecteurs au fil de la deuxième moitié du xix^e siècle a donné naissance à l'expression « âge d'or de la presse ». En ces années où les titres se multiplient avec parfois des tirages qui se chiffrent en millions, la lecture de la presse suscite l'engouement. La numérisation des quotidiens nationaux rend aujourd'hui progressivement accessible cette masse considérable de documents. Mais ces nouvelles lectures à l'écran rendent difficilement perceptible la matérialité des journaux : le format des feuilles, l'épaisseur du journal, la qualité de l'impression, l'odeur de l'encre sur le papier... Elles offrent une vision lissée de ces journaux qui, pour être bien compris aujourd'hui, doivent être resitués dans l'atmosphère des lieux et l'état d'esprit des lecteurs pour lesquels ils ont été imprimés.

Les Journaux, lithographie de Delpech d'après Louis-Léopold Boilly (1761-1845)
BnF, Estampes et Photographie, DC-43(A,3)-FOL

Rédaction :
Soizic Donin

Magistrat, artisan, curé, bonne femme, écolier, tout le monde est affamé de nouvelles. On assiège les cercles, les cabinets littéraires et autres lieux où se lisent les feuilles publiques [...]. Les journaux arrivent-ils ? On se précipite sur la table qu'ils surchargent ; on les mêle, on les fouille, on se les arrache.

Sylvain Eymard, 1832, cité par Judith Lyon-Caen dans *La Civilisation du journal*

Lecteurs avertis du premier XIX^e siècle, *Le Journal des débats* (1789-1944)

Une presse quotidienne issue de la Révolution

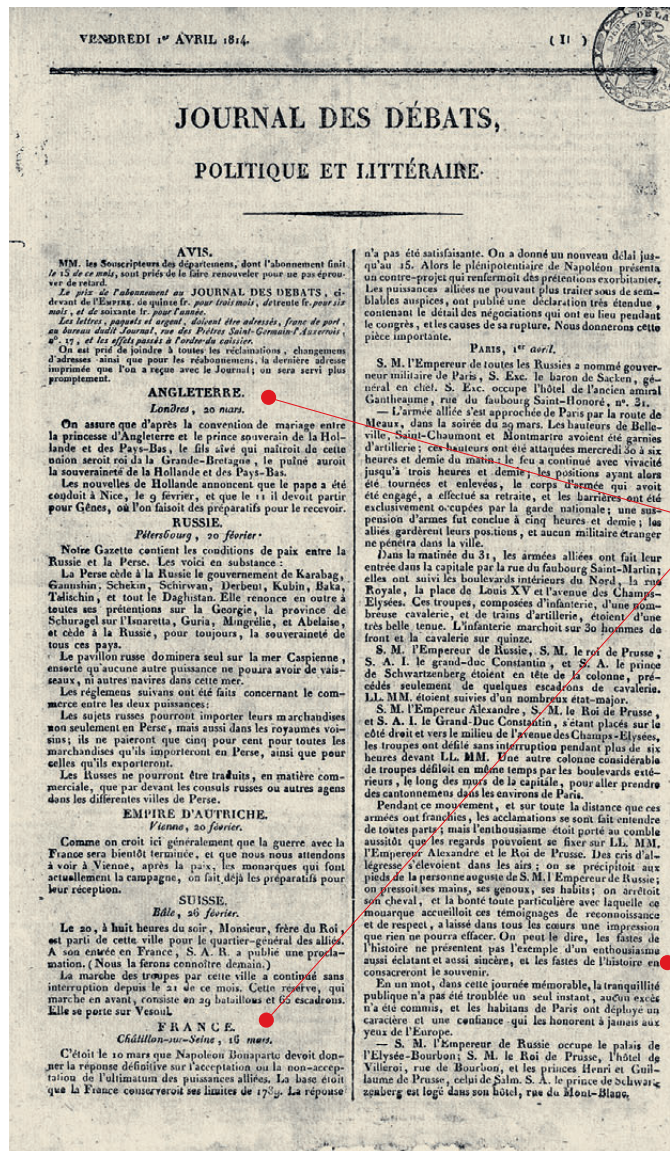
La presse quotidienne, qui avait été lancée sous l'Ancien Régime par *Le Journal de Paris* en 1777, connaît, comme tous les périodiques, une démultiplication inouïe pendant la Révolution. Au cours de l'année 1789, on passe de deux à trente-trois quotidiens à Paris, la plupart des quotidiens du matin, imprimés pendant la nuit, depuis la veille au soir jusqu'au milieu de la matinée suivante. Cette multiplication de titres répond à l'intense curiosité des lecteurs, avides de connaître tous les événements en cours. Alors que les gazettes de l'Ancien Régime ne mentionnaient jamais d'événement politique – sauf à l'étranger, guerres et diplomatie –, les journaux révolutionnaires traitent de toutes les nouvelles qui agitent la politique intérieure. L'archétype de cette nouvelle presse est *La Gazette nationale* ou *Le Moniteur universel* lancé en novembre 1789 par Panckoucke : un grand quotidien en format in-folio qui offre, en une vue panoramique, une grande variété de contenus.

La une du *Journal des débats* du 1^{er} avril 1814 (entièrement numérisé sur Gallica)

Fondé en août 1789 par les députés auvergnats Gaultier de Biauzat, Huguet et Grenier, sous le titre *Journal des débats et des décrets*, il est d'abord imprimé en petit format in-8° (130 x 210 mm). Repris en 1799 par deux frères, François Bertin dit « l'Aîné » et Louis Bertin de Vaux, il prend le titre de *Journal de l'Empire* en 1805 – ce qui n'empêche pas sa confiscation en 1811. Son format est alors un peu plus grand (230 x 350 mm) – format appelé grand in-4° ou petit in-folio. Devenu *Journal des débats politiques et littéraires* après la chute de l'Empire, il agrandit définitivement son format en 1827 (330 x 450 mm) pour intégrer environ une demi-page de publicité par jour.

Un lectorat bourgeois et principalement parisien

Consulat, Empire, Restauration, les régimes du premier XIX^e siècle ont contrôlé la presse par de nombreux moyens, non seulement la censure mais aussi les taxes, notamment le droit de timbre et la taxe postale. Ajoutés aux coûts de fabrication, ces impôts induisent un prix d'abonnement élevé. À partir de 1828, l'abonnement au *Journal des débats* est de 80 francs à l'année – l'équivalent de plus de 400 heures de travail d'un ouvrier. Ce prix est inabordable pour une grande partie de la population qui veut avoir accès aux nouvelles. Outre quelques notables, les principaux abonnés du *Journal des débats* sont des cafés, des cabinets de lecture et des cercles qui offrent la lecture du journal à ceux qui



L'organisation du contenu du journal procède par grands thèmes généraux : d'abord les nouvelles de l'étranger, puis les nouvelles de France, ensuite les nouvelles littéraires et artistiques...

Les articles du *Journal des débats* sont disposés et titrés d'abord sur deux puis trois colonnes sans illustrations, une mise en page proche du livre.

les fréquentent. D'autres formes de partage d'abonnement existent pour réduire les frais : un abonnement de 80 francs est souvent partagé entre quatre lecteurs à 20 francs l'un. Des chaînes de « sous-abonnés » se multiplient où les lecteurs paient un sou (5 centimes) pour avoir le droit de lire le journal quelques heures. Les journaux sont aussi lus en décalé par les lecteurs des « journaux du lendemain », qui reçoivent le journal du jour précédent, récupéré auprès des premiers lecteurs. Ces multiples moyens de lecture collective ont accru l'audience de la presse bien au-delà du nombre d'abonnés. *Le Journal des débats* / *Journal de l'Empire* est le seul quotidien à avoir augmenté sa diffusion durant les débuts mouvementés du XIX^e siècle : il est passé de 10 150 abonnés en 1803 à 25 800 en 1814.

Ses lecteurs restent néanmoins principalement des lecteurs parisiens, aisés, de sexe masculin, chefs de famille...

Des lecteurs lettrés

Les lecteurs des journaux sont alors des habitués de la lecture, familiers d'une mise en page proche du livre. Le style des articles du *Journal des débats* correspond à cette lecture lettrée. Cette facture assez classique est garante aux yeux des lecteurs de la fin du XIX^e siècle d'une forme de sérieux, elle va de pair avec des idées conservatrices. *Le Journal des débats* perd progressivement son influence politique. Appartenant à la presse d'opinion, il était fait à l'intention de gens supposés s'être déjà constitué une opinion politique, peu susceptible de changer brusquement.

Un homme qui fréquente la société élégante de Paris est en général au courant de tous les faits imprimés dans les journaux vingt-quatre heures avant qu'ils ne soient imprimés. Il parcourt les journaux seulement pour voir quelle tournure on a donné aux faits dont il a déjà connaissance. L'homme du monde [...] dit son mot sur les journaux; mais il est parfaitement insensible à leurs arguments.

Stendhal, 1826

Nouveaux lecteurs des quotidiens, La Presse (1836-1935)

Une innovation dans le paysage de la presse quotidienne

Émile de Girardin a l'idée de révolutionner la presse quotidienne en lançant un périodique qui soit à l'opposé de journaux d'opinion comme *Le Journal des débats*. Il revendique de créer un journal à l'écart de la politique, qui puisse intéresser un très large public. Girardin prouve que diviser par deux le prix du journal est possible financièrement grâce aux annonces publicitaires et prévoit son succès à venir, il table sur 10 000 abonnés dans les six mois suivants. Il en a 20 000 en dix-huit mois. Les nombreuses annonces publicitaires accompagnent la croissance du nombre d'abonnés, ce qui permet non seulement de couvrir les frais, d'engranger de substantiels bénéfices mais aussi d'augmenter le format du journal.

Une nouvelle formule et un nouveau lectorat

Le changement que Girardin affiche d'emblée réside aussi dans sa politique rédactionnelle. Pour donner envie de lire son journal, il faut créer des attentes chez les lecteurs. Girardin fait du feuilleton du « rez-de-chaussée » de la page un rendez-vous quotidien : chaque jour, cet emplacement est dédié à une chronique différente, chronique historique, beaux-arts, dramatique, scientifique, à un roman publié en feuilleton... En pages intérieures, le contenu se diversifie : l'éditorial, la revue de presse, le compte-rendu des débats à l'Assemblée, des « nouvelles et faits divers » de plus en plus nombreux, et des rubriques créées au fur et à mesure des nouvelles modes comme « le monde sportif ». En dernière page, sans surprise, se trouvent l'actualité de la Bourse et les fameuses publicités, qui rallient le monde des affaires. Mais Girardin veut en même temps gagner d'autres publics, tant à la ville qu'à la campagne.

L'innovation principale est l'invention du roman à suivre : cette prépublication de romans à paraître tels que *La Vieille Fille* de Balzac, publié dès 1836, suscite chez les lecteurs le désir de lire le journal du lendemain. Suivront *Le Rhin* de Victor Hugo puis *Joseph Balsamo* d'Alexandre Dumas et, par la suite, de nombreux écrivains qui deviennent des habitués de *La Presse*. Cette innovation est rapidement reprise par les quotidiens de l'ancienne génération. *Le Journal des débats* publie en 1842-1843 le grand roman d'Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*. Ces grands romans à caractère social ont contribué à fidéliser les nouveaux lecteurs. Ceux-ci s'identifient aux personnages et retrouvent dans leur journal certaines situations de leur vie quotidienne.

Le prix de l'abonnement à *La Presse* est de 40 francs : deux fois moins cher que les autres quotidiens comme *Le Journal des débats*.



La une de *La Presse* du 15 juin 1836 (entièrement numérisé sur Gallica)

En 1836, *La Presse* a une présentation identique à celle des autres journaux – le même format moyen (450 x 300 mm) de quatre pages, sur trois colonnes. Après des agrandissements successifs, en 1856-1857, *La Presse* adopte le grand format 470 x 650 mm, sur six colonnes, standard de la presse quotidienne jusqu'au xx^e siècle.

Girardin annonce sa vision d'une « presse à grand nombre et à bon marché ». Cette page de une ne comprend pas de feuilleton.

Tout le monde, salon et antichambre, les lit. Les salons s'accordent à trouver cela mauvais, hideux, faux quand il s'agit de duchesses, joli et vrai quand il s'agit de grisettes [...] mais enfin on veut à la fin de chaque feuilleton savoir la suite : c'est un intérêt physique, une sensation.

Sainte-Beuve, 18 janvier 1843, à propos du roman-feuilleton *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue

Les foules de lecteurs, *Le Petit Journal* (1863-1944), *Le Petit Parisien* (1876-1944), *Le Matin* (1884-1944), *Le Journal* (1892-1944)

Les petits journaux deviennent les plus grands de tous

Lancé en 1863 par Moïse Millaud, *Le Petit Journal* reprend certaines des recettes inventées par Girardin mais à une tout autre échelle. Ce quotidien non politique, qui se veut lui aussi un journal purement d'information, vise un lectorat encore plus large que celui de *La Presse*. Millaud diminue de moitié le prix du journal en le fixant à 5 centimes (un sou), la plus petite pièce de monnaie de l'époque – au lieu des 10 à 15 centimes des quotidiens existants. La diffusion du journal se fait principalement par la vente au numéro et non plus par abonnement comme avant. Le succès est triomphal : en deux ans, les tirages du *Petit Journal* passent de 38 000 exemplaires à 250 000. Sa réussite eut pour conséquence immédiate la multiplication de formules concurrentes, *Le Petit Parisien* est créé en 1876, puis *Le Matin* en 1884 et *Le Journal* en 1892. Ces « petits » journaux intègrent toutes les avancées des révolutions techniques, impression – les rotatives, y compris, à partir de 1889, en couleurs –, transports, le chemin de fer et l'automobile. Pour pouvoir vendre suffisamment, les journaux doivent disposer d'un grand nombre de points de vente et s'assurer de leur bon approvisionnement. Or ces journaux fabriqués à Paris veulent toucher une clientèle nationale. En 1911 *Le Petit Journal* diffuse 80 % de son tirage en province. Ces journaux impriment donc plusieurs éditions, en 1914 *Le Petit Parisien* en possède sept. Très rapidement, ces quotidiens sont donc devenus des géants de la presse, en diffusant des millions d'exemplaires.

L'invention de la une

Ce qui change très rapidement est la mise en page : vendus au numéro, ces quotidiens populaires doivent attirer le lecteur. Ils inventent un titre bandeau sur toute la largeur de la première page, sous la manchette du titre du journal, ce qui facilite la vente à la criée. Mais ce titre « reste en l'air » (Gilles Feyel), ne coiffe pas l'article, et parfois l'événement annoncé n'est traité que par un court entrefilet en troisième page. C'est avec *Le Matin* que s'opère une révolution dans la présentation du journal. On note une actualisation de la première page, devenue véritable « une », par la mise en valeur de tel ou tel événement de l'actualité immédiate. Les faits divers, qui se trouvent dans les anciens quotidiens uniquement dans les pages intérieures, souvent vers la fin du journal, arrivent en première page et la publicité « remonte » elle aussi.

Le journal, « un régal matinal »

Outre la présentation des articles, c'est le style même qui se transforme. De nouvelles formes d'écriture, les dépêches, apparaissent dans *Le Matin*, le journal le plus influencé par la presse américaine. Ses journalistes doivent apprendre à écrire plus court, à privilégier le factuel – les « news » – au détriment des

analyses et des commentaires – les « views ». Cette mise en forme très courte de l'information est supposée correspondre à une nouvelle forme de lecture du journal qui s'apparente plus à la consommation d'un produit alimentaire. Cette comparaison revient fréquemment dans les textes des contemporains. Le journaliste Étienne Grosclaude se moque des 750 000 vieilles dames « qui ont coutume de tremper, chaque matin, *Le Petit Journal* dans leur café au lait ». Marcel Proust souligne l'ambiguïté de cette nouvelle pratique de lecture et écrit : « Procéder à cet acte abominable et voluptueux qui s'appelle lire le journal et grâce auquel tous les malheurs et cataclysmes de l'univers pendant les dernières vingt-quatre heures [...] transmués pour notre usage personnel à nous qui n'y sommes pas intéressés, en un régal matinal, s'associent excellemment, d'une façon singulièrement excitante et tonique, à l'ingestion recommandée de quelques gorgées de café. »

Des journaux pour tous

Les lecteurs sont non seulement les nouveaux lecteurs que Girardin avait voulu séduire : ouvriers des faubourgs, artisans du village, paysans, employés, mais aussi tous les autres lecteurs. Le triomphe de la presse populaire, pleine de crimes et de nouvelles à sensation, se vérifie de jour en jour aux dépens d'une presse politique plus austère. De fait certains quotidiens comme *Le Journal des débats* ne font que se maintenir péniblement dans ce nouveau contexte. Pour autant la lecture de la presse populaire ne remplace pas la lecture des autres journaux. Au contraire, pour les lecteurs « classiques », cette presse semble s'ajouter aux autres. Ce nouveau mode de consommation de l'information touche tout le monde, comme l'écrit Émile Zola : « Je me souviens de mon grand-père, de quelle façon lente et convaincue il s'installait dans son fauteuil pour lire son journal il y mettait bien trois ou quatre heures. [...] Aujourd'hui, que

les choses ont changé ! On ouvre un journal, on le parcourt, on le jette. [...] Et ce n'est plus un journal, c'est quatre, c'est cinq, davantage les matins de crise, qu'on achète et qu'on froisse lorsqu'on a lu les vingt lignes intéressantes. Tout va au ruisseau, les rues charrient du papier piétiné, maculé par nos fièvres du jour. »

Un nouveau régime de l'opinion

Cette presse populaire, si elle profite des avancées techniques très rapides de la fin du XIX^e siècle, bénéficie surtout des progrès de la scolarisation. Il faut environ, comme l'écrit Gilles Feyel, « une trentaine d'années – le temps d'une génération – entre la création de l'école au village et la pénétration de la presse, messagère des villes. [...] Le journal a souvent été le prolongement de l'école ». Les quotidiens nés dans les années 1880 et 1890 ont donc récolté les fruits du long processus de création d'écoles depuis les lois Guizot jusqu'aux lois de Jules Ferry. Cet immense lectorat qui regroupe presque toute la population adulte française dépasse en nombre, sous le régime du suffrage universel masculin, celui des citoyens.

Le déclin après la Première Guerre mondiale

Cette hausse du lectorat au début du XX^e siècle s'arrête après la Première Guerre mondiale : les tirages diminuent drastiquement au début des années 1930. Les lecteurs commencent à écouter la radio, se tournent vers de nouveaux journaux comme *Paris-Soir* et achètent des journaux plus politisés, situés tant à l'extrême droite qu'à l'extrême gauche, à l'unisson des luttes virulentes des années 1930. À cette époque, les « quatre grands » sont tous favorables à la droite et hostiles au Front populaire. Enfin, en province, beaucoup de lecteurs lisent la presse quotidienne régionale qui propose des journaux moins chers et plus proches de leurs centres d'intérêt.



Les manchettes du *Petit Journal* (1863-1944), du *Petit Parisien* (1876-1944) et du *Journal* (1892-1944) : ces journaux sont entièrement numérisés sur Gallica.

Le Petit Journal et *Le Petit Parisien* ont abandonné leur demi-format initial (300 × 430 mm) au début des années 1890 pour adopter le grand format (600 × 445 mm). Le nombre de pages augmente en parallèle : 4 puis 6 dans les années 1890, puis 8 à 12 selon les jours de la semaine en 1914. En 1902, date de réalisation de ces cartes postales, *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien* et *Le Matin* sont tous sur 6 pages, *Le Journal* est sur 8.

Procéder à cet acte abominable et voluptueux qui s'appelle lire le journal et grâce auquel tous les malheurs et cataclysmes de l'univers pendant les dernières vingt-quatre heures [...] transmués pour notre usage personnel à nous qui n'y sommes pas intéressés, en un régal matinal, s'associent excellemment, d'une façon singulièrement excitante et tonique, à l'ingestion recommandée de quelques gorgées de café au lait.

Marcel Proust, 1919

Lecteurs de droite et lecteurs de gauche

Lecteurs du *Figaro* (1826-...)

Des lecteurs socialement homogènes mais divisés politiquement

Fondé en 1826 et repris en 1854 par Hippolyte de Villemessant, *Le Figaro* est d'abord hebdomadaire puis bihebdomadaire en 1856. Il devient quotidien le 16 novembre 1866, et tout en gardant au cœur de son lectorat l'élite ancienne aristocratique, il a pour ambition d'être un journal d'information pour un large public. Avec des tirages d'environ 90 000 exemplaires dans les années 1880, il réussit à occuper une position enviable. Sa ligne éditoriale est modérée : il ne vise pas à être le porte-parole d'un courant politique et garde une certaine distance vis-à-vis de la République à laquelle il se rallie progressivement. Villemessant présente son journal comme un espace d'échanges courtois, « un salon dans lequel on discutera poliment » (avril 1854). C'est le journal de la bonne société : les abonnés sont invités aux *five o'clock*, des concerts organisés dans l'hôtel particulier acquis rue Drouot par Villemessant. *Le Figaro* cultive les domaines critiques qui ont fait sa réputation : critique littéraire, théâtrale et musicale. Cela lui permet, à la Belle Époque, de conserver le lectorat de la droite nobiliaire, catholique et antirépublicaine alors que le journal est rattaché aux idéaux républicains.

Le *Figaro* et l'affaire Dreyfus

Le Figaro permet à ses journalistes une grande liberté de ton et d'analyse. À la veille de l'Affaire, les tirages du *Figaro* avoisinent les 100 000 exemplaires. Après l'annonce de l'arrestation d'Alfred Dreyfus dans le journal antisémite *La Libre Parole*, le 1^{er} novembre 1894, tous les journaux s'emparent de cette actualité et deviennent la caisse de résonance de « l'Affaire ». Dès les débuts, *Le Figaro* ainsi que d'autres journaux modérés de la presse libérale comme *Le Siècle* critiquent la tenue à huis clos du procès et demandent des débats publics. *Le Figaro* publie aussi bien les accusateurs du capitaine que ses défenseurs. Dès le début, les grandes plumes du journal, comme Saint-Genest, émettent des doutes quant à la culpabilité de l'officier. Progressivement de nombreux rédacteurs mais aussi les deux gérants du *Figaro*, Antonin Périvier et Fernand de Rodays, sont convaincus de l'innocence de Dreyfus. À la fin de 1895, Zola s'engage pour cette cause dans *Le Figaro* et dénonce par ses chroniques la montée de l'antisémitisme. Mais devant l'hostilité des abonnés et confronté à la campagne de désabonnement menée par les antidreyfusards, le directeur, Fernand de Rodays, démissionne. Zola doit continuer son combat dans un autre journal, *L'Aurore* de Clemenceau, qui publie le célèbre « J'accuse ».

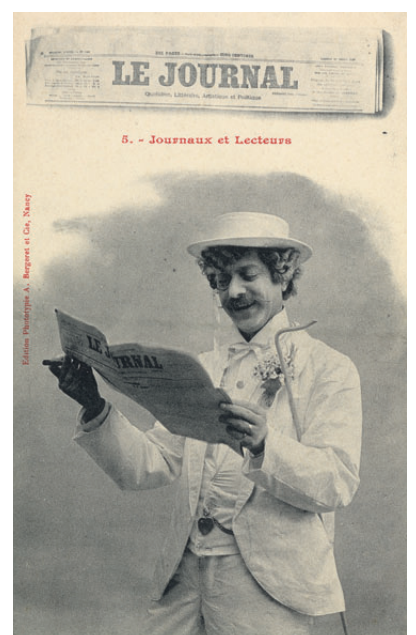
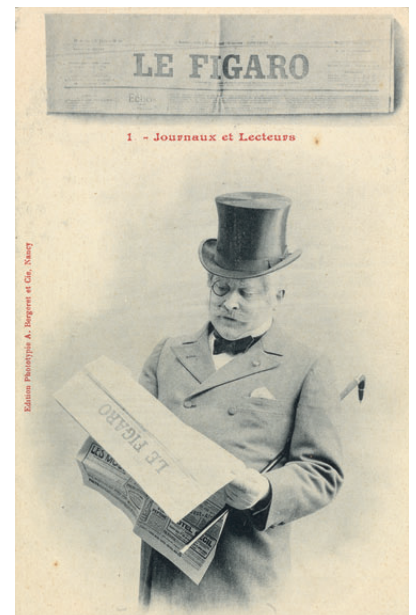
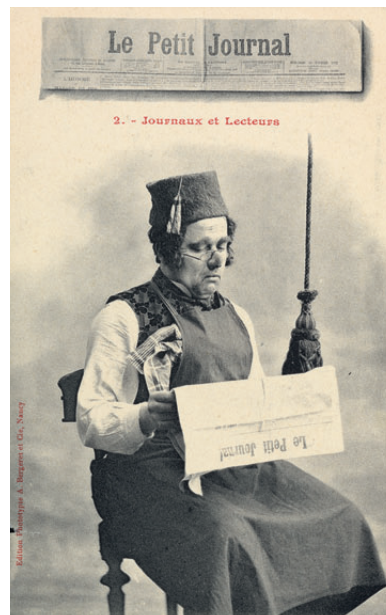
Des lecteurs proches de la droite modérée

Beaucoup de lecteurs se sont détournés du *Figaro* pendant l'Affaire, le nombre d'abonnés est tombé à 20 000 exemplaires en 1901.

Pourtant l'identité du journal comme lieu de débats politiques mais surtout artistiques et littéraires lui permet de retrouver d'importants tirages dans les années 1930, en grande partie grâce à Pierre Brisson qui prend la tête du journal en 1934. Il fait entrer au *Figaro* des figures comme Mauriac et Maurois, et, après la guerre, comme Raymond Aron. En refusant de continuer à publier en zone occupée et en sabordant le journal lors de l'invasion de la zone libre en 1942, Brisson se positionne clairement, ce qui vaut au *Figaro* de pouvoir reparaitre à la Libération. Il s'appuie dans l'après-guerre sur un lectorat fidèle qui partage ses convictions antimarxistes et devient représentatif de l'électorat de la droite modérée, proche du gaullisme.

Série de six cartes postales représentant des lecteurs types du *Figaro*, du *Petit Journal*, de *L'Aurore*, du *Petit Parisien*, du *Journal* et de *La Libre Parole*. Phototypie, d'après photographies non créditées, 1902, BnF, Estampes et Photographie, KB MAT-1A BOÎTE PET FOL

Cette série de cartes postales représente les principaux titres du début du xx^e siècle, chacun figuré dans les mains de son lectorat. Si les lecteurs de *L'Aurore* et du *Figaro* se recrutent parmi la bourgeoisie, ceux du *Petit Journal* appartiennent à un milieu plus populaire. Les feuillets du *Petit Parisien* ont les faveurs de la gent féminine, tandis que la rubrique littéraire du *Journal* attire un public dandy et parisien. La presse française est, à l'époque, la première en Europe, la deuxième à l'échelle mondiale.



Le Figaro est aussi entièrement numérisé sur Gallica jusqu'en 1942.

Lecteurs de *L'Humanité* (1904-...)

Un journal pour la classe ouvrière

« Donner à toutes les intelligences le moyen de comprendre et de juger elles-mêmes les événements du monde », telle est l'ambition de Jean Jaurès dans le numéro 1 de *L'Humanité* du 18 avril 1904. S'il s'adresse potentiellement à toutes les intelligences et donc à tous les lecteurs et lectrices, il vise principalement ceux de la classe ouvrière. Or toucher un public qui est venu à la lecture de la presse par les « petits » journaux populaires s'avère être une gageure. Ces lecteurs ne sont pas familiers de la presse d'opinion, ils apprécient la grande presse d'information, ses faits divers en une, ses illustrations distrayantes, ses concours amusants... Jaurès, agrégé de philosophie, réunit autour de lui une équipe de rédacteurs à son image : ils fustigent cette presse populaire et veulent créer un journal ambitieux intellectuellement qui soit un relais des luttes politiques. Les 15 000 exemplaires tirés en 1905 montrent les faibles succès des débuts. Le journal n'est pas viable économiquement et accumule les déficits. Il doit aussi négocier avec les leaders de la gauche alors qu'il est devenu le journal de la SFIO, le parti qui parvient à unifier le mouvement ouvrier. Les rédacteurs sont obligés de suivre les lignes politiques établies par l'appareil tout en faisant un journal qui ressemble à la grande presse. Pour ce faire, ils manient une grille de lecture marxiste à l'intérieur des rubriques usuelles consacrées aux faits divers, à l'actualité, au sport... Les lecteurs sont de plus en plus nombreux dans les années 1930, témoignant non seulement de l'intérêt pour le journal mais aussi de l'adhésion croissante aux idées qu'il défend. Les tirages atteignent 500 000 exemplaires en mai-juin 1936 au moment du Front populaire.

La une de *L'Humanité* du 4 mai 1936

(*L'Humanité*, journal entièrement numérisé sur Gallica jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, des éditions clandestines sont également numérisées).

Des lecteurs militants

Dès l'origine, Jaurès souhaite donner une place importante aux lecteurs. Ceux-ci sont invités à participer au journal en tant que contributeurs mais aussi à le diffuser en le vendant sur les marchés ou à la sortie de l'usine et en relayant les souscriptions lancées pour le sauver de la faillite. Marcel Cachin, directeur du journal à partir de 1918, lance les CDH, comités de défense de *L'Humanité* pour organiser ces pratiques militantes et inaugure en 1930 le grand événement festif qui rassemble ces lecteurs-acteurs du journal, la Fête de l'Humanité. Cette participation active d'un grand nombre de bénévoles explique qu'au moment de l'interdiction de *L'Humanité*, à partir du 27 août 1939 suite au pacte germano-soviétique, une édition clandestine est prête à être distribuée dès le lendemain par ces mêmes réseaux. *L'Humanité* reparait librement avant même la libération officielle de Paris le 25 août 1940. Ce journal, encore plus que d'autres, représente une communauté de lecteurs, unie par un engagement politique.

Le premier sous-titre du journal était « journal socialiste quotidien ». Après le congrès de Tours de 1920, qui marque l'adhésion de la majorité des socialistes au communisme, le journal devient en 1923 l'organe central du parti communiste, comme indiqué ici.

Le peuple de France a voté pour le pain, la paix, la liberté !

DEUXIÈME ÉDITION

l'Humanité

ORGANE CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE (S.F.I.C.)

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
139, RUE MONTMARTRE, PARIS (2^e)
LE NUMÉRO : 30 CENTIMES

3^e ANNÉE. — N° 13.653
LUNDI 4 MAI 1936
DEUX ÉDITIONS

Fondateur : JEAN JAURÈS
Directeur : MARCEL CACHIN
SENATEUR DE LA SEINE

VICTOIRE!

Le Front Populaire triomphe !

DANS TOUT LE PAYS, DES MANIFESTATIONS PUISSANTES ET ENTHOUSIASTES GROUPEMENT DES DIZAINES DE MILLIERS DE PERSONNES ONT SUIVI LA PROCLAMATION DU SCRUTIN

SONT ÉLUS

COMMUNISTES

Jacques Duclos, Gitton, Midol, Gabriel Péri, Billoux, Bartolini, Cornavin, Dewez, Bonte, Croizat, Pigninier, Cogniot, Tillon, Bertioz, Fourrier, Costes, Fajon, Rochet, Loubradou, Barel, Martel, Mercier, Lareppe, Rigal, Gréssa, Mocquet, Vazeilles, Collin, Pillot, Touchard, Lozeray, Brout, Honel, Parsal, Petit, Nicod, Mouton, Béchar, Valat, Dadot, Raux, Musmaux, Quinet, Le Corre, Brun, Fouchard, Demussois, Gaon, Jean Duclos, Benoist, Cossonneau, Catelas, Pros, Saussot, Michels, Langumier, Benenson, Declercq, Prachay, Dutilleul, Fourtalet, Daul, Phillipot.

SONT BATTUS

GIGNOUX, l'homme du Comité des Forges, par le communiste Mercier ; FRANKLIN-BOUILLON, par notre camarade Prachay ; MARCEL DEAT, ministre de l'Air, traître au Front populaire, est battu par notre camarade Langumier ; CATHALA, le lieutenant de Laval, est battu à Elampes par le radical du Front populaire, Camus ; JARDEL, renégat, est écarté dans le XX^e par notre camarade Brout ; Jean GOY, l'héliériste, est battu par le socialiste Allemane ; DE TASTES et BOUCHERON, réactionnaires, sont chassés du XV^e par nos camarades Michels et Fourrier ; BESSET, ancien ministre, réactionnaire, est battu par notre camarade Bonte ; MARTINAUD-DÉPLAT, radical indiscipliné, procureur, est battu dans le XIX^e par notre camarade Gréssa ; Jean FABRY, ancien ministre de la Guerre, organisateur des fascistes dans l'armée, est battu par le glorieux aviateur Bossourol, candidat du Front populaire, après une belle campagne menée avec notre camarade Sampaix ; FIQUET, président du Conseil municipal de Paris le 6 février 1934, est battu par notre camarade Lozeray qui, au premier tour, avait écarté déjà le corrompu HENRI-PATÉ, candidat des Croix de feu ; PRADE, fasciste chiapiette, est écarté par notre ami Petit à Sceaux (7^e) ; FOURÈS, candidat des Ligues armées, est chassé du XVII^e par Moquet, communiste ; PONCET, député d'affaires louches, est battu par Jacques Duclos à Montreuil ; Désiré FERRY, directeur de la Liberté, et lieutenant de Tardieu, est battu à Nancy par Lapié, de l'Union socialiste ; à Digne, le ministre STERN est battu par le radical du Front populaire Massot.

BILLET, le corrupteur, l'homme des Intérêts économiques, est battu par notre ami Dutilleul. L'ennemi du franc, Paul REYNAUD, candidat des croix de feu, n'est élu qu'avec 27 voix de majorité sur notre camarade Delon. Un docteur de dernière heure a obtenu 50 voix. L'épître de la dévaluation doit donc se lire victorie à Doriot. De nombreux croix de feu n'ont pas osé appliquer le mot d'ordre du colonel de La Rocque.

Résultats pour les deux tours de scrutin

	AU PREMIER TOUR 185 députés ont été élus	AU SECOND TOUR Résultats à 3 heures	TOTAL (sauf 3 sièges)
COMMUNISTES	9	63	72
S. F. I. O.	23	123	146
RADICAUX SOCIALISTES	25	90	115
PEUPLES	8	10	18
UNION SOCIALISTE	5	20	25
SOCIALISTES INDÉPENDANTS	1	8	9
RADICAUX INDÉPENDANTS	13	18	31
RÉPUBLICAINS DE GAUCHE	40	43	83
RÉPUBLICAINS POPULAIRES	12	11	23
U. R. D.	31	39	70
CONSERVATEURS	6	5	11

Dans la Seine, sur 60 circonscriptions

LE FRONT POPULAIRE
détient 39 sièges
dont
32 communistes

COMMUNISTES

Nous ne voulons pas dissimuler notre grande joie. Le Front populaire l'emporte à la fois sur le terrain électoral et dans le vote populaire. Notre Parti communiste est en tête par sa victoire.

Les fascistes et leurs alliés qui prétendent pallier seule au nom de la France sont chassés par le peuple. Les travailleurs français ont satisfait la longue liste des essentiels du Front populaire qui furent hier chassés du Parlement. Ce fut une véritable hécatombe.

Dans Paris et le département de la Seine, c'est pour les électeurs un véritable écrasement. C'est notre Parti communiste qui a eu le grand honneur de battre dans toute la région parisienne les chefs les plus incandescents des fascistes et des fascistes de ce pays.

Comme nous l'avions prévu, le courant populaire a été irrésistible.

Et maintenant, après leur défaite, les adversaires du Front populaire ne manquent pas de reprendre contre la majorité librement élue par la nation leurs calomnies et leurs exaltations ordinaires.

Il nous régénère que c'est la Révolution, que c'est la fin du pays et que ce sera demain le désordre et le chaos. Ils vont reprendre leurs propos mensongers sur l'économie et les prétendus excès du Front populaire dans le péninsulaire idéologique.

Le peuple de notre pays conservera tout son sang-froid devant ces absurdes violences de langage. Il se prépare avec calme à faire passer dans la réalité le programme signé solennellement par tous les membres du Rassemblement du 14 Juillet.

Il n'oubliera pas qu'il s'agit pour lui de réconcilier tous les travailleurs français contre les 200 familles qui les exploitent et qui les rançonnent ! Maintenant qu'il vient de donner la mesure de sa force souveraine, il entend user de cette puissance non pour créer du désordre comme on l'en accuse, mais pour assurer la réalisation des engagements pris devant le pays.

Ainsi seront déjoués toutes les espérances des ennemis du peuple et des fascistes, et durement frappés par le scrutin d'élites. Ces mensonges ont déclaré avant le vote qu'ils n'accepteraient pas le fait accompli, qu'ils se serviraient de la force si le Front populaire venait à l'emporter. La volonté de se prononcer contre leurs mensonges et de repousser vigoureusement leurs mensonges et leurs menaces. La plupart de leurs chefs sont à terre. Malheur à eux s'ils refusaient de s'incliner devant le peuple qui vient de leur signifier son verdict !

Il appartient à tous les groupements du Front populaire de conserver plus solides que jamais l'unité qui a assuré la déroute de nos adversaires trépassés.

Marcel CACHIN.

La mise en page intègre photographies, tableaux, encadrés, et joue sur différentes typologies, à la manière des journaux de la grande presse comme *Paris-Soir*.

L'une des fonctions premières des journaux, en plus d'informer, fut de donner forme au débat public.

Nicolas Demorand à propos de *La Civilisation du journal*